

Préface

En terminant de lire l'ouvrage de Pierre Lassus et en découvrant le combat actuel du dernier assistant d'Albert Schweitzer, il m'est venu tout d'abord – on m'en excusera peut-être – un souvenir personnel. Souvenir n'est pas vraiment le mot approprié, puisque je n'ai jamais connu mon beau-père Victor Nessmann, premier assistant de Schweitzer à Lambaréné, qui tomba sous les coups de la barbarie nazie quelque trente ans avant que je ne rencontre sa fille. Mais la mémoire de cet homme remarquable demeure vivante dans la famille, et il me plaît de la solliciter, en me disant que les dieux sourient parfois aux destinées humaines : c'est pour moi un hasard bien heureux de me trouver le gendre du premier disciple du « grand docteur », que j'ai tant admiré en mon enfance.

Tout au long de ma lecture, je me disais que l'auteur avait compris l'essentiel, du moins ce que je tiens pour essentiel dans l'histoire de cette vie d'homme. À savoir que Schweitzer n'est pas d'abord un médecin, un organisateur d'« opérations humanitaires » ou un grand prix Nobel de la paix, mais un pasteur, un témoin de la Bonne Nouvelle. Bref, un chrétien qui a vraiment tenté de prendre au pied de la lettre les mots foi, charité et espérance.

Lorsqu'on sait que Schweitzer est avant tout un homme de foi, on comprend mieux son aversion pour les blocs opératoires modernes et pour tout ce qui, à son époque, faisait figure de supertechnicité : acceptant la nature comme Création, il se refusait à l'orgueil prométhéen du praticien qui se croit ou se veut tout-puissant. À ses yeux, l'acte médical était surtout acte d'amour pour l'autre et signe d'amour pour Dieu. L'instrument importait moins que l'esprit de l'homme qui le maniait. En ce sens, le docteur Schweitzer est tout le contraire du spécialiste médical, de l'expert au sens moderne.

La médecine moderne ne voit pas le malade dans sa globalité (encore moins comme une personne au sens chrétien, c'est-à-dire comme « image de Dieu »). Son regard cherche à identifier non pas l'homme, mais les symptômes du dysfonctionnement de telle ou telle partie de son corps. C'est un regard chosificateur, tronçonneur, qui découpe la réalité humaine et l'analyse, pour traiter d'une manière à la fois experte et incisive. Cette médecine-là a moins besoin des investigations cliniques que de moyens techniques très importants pour confirmer la clinique et intervenir efficacement. Cette médecine-là est une médecine de démiurge, qui ne tente pas de soigner des humains, mais de tuer la mort par tous les moyens — en refusant de reconnaître que l'on ne guérit pas du processus mortifère à l'œuvre dans toute vie. Elle nie la nature profondément énigmatique de l'homme, et ne peut même pas approcher sa dimension essentielle, celle du sens, car ses instruments l'ont trop éloignée de l'être réel et vivant.

Albert Schweitzer, en ce sens, est bien un médecin du XIX^e siècle : disposant de moyens rudimentaires, il met à contribution ses yeux, ses mains, ses sens en général, sa faculté de dialogue avec le malade, avec sa famille, pour déceler des microsignes — ceux-là mêmes qui aujourd'hui ne sont plus enseignés, car ils sont dépassés par la technique, plus fiable,

PRÉFACE

plus rapide, plus facile. Ce faisant, il entre en relation. En outre, il est, de manière indissociable, médecin et croyant : sa foi lui ayant appris que Dieu est relation d'amour, il sait que les soins du thérapeute ne peuvent faire l'impasse sur la compassion, la sollicitude, et doivent devenir accompagnement.

Pour comprendre Schweitzer, il faut aussi se résoudre à employer un mot qui, par les temps qui courent, en fait ricaner plus d'un : il fut un homme de charité. Il est vrai que la charité a été souvent dénaturée, assimilée au pur émotionnel, au sentiment de pitié fugitif provoqué par la rencontre du malheur, ou plutôt par son image. Il est vrai qu'une certaine façon de larmoyer beaucoup en agissant un peu pour se donner bonne conscience transforme l'autre en victime, lui fait perdre sa qualité de personne pleine et entière, et le réduit à un prétexte, un instrument des bons sentiments. Cette charité-là est d'une impudeur abjecte. Elle ne mérite pas son nom, elle n'est pas un don, car elle prend aux « bénéficiaires » quelque chose de plus essentiel que ce qu'elle distribue, et elle n'a de cesse de recueillir rapidement les dividendes de son prétendu engagement. C'est elle qui sévit quotidiennement sur nos chaînes de télévision, lesquelles traitent trop souvent les « opérations humanitaires » selon les règles du marketing et du spectacle, et n'hésitent pas, si besoin est, à en créer elles-mêmes, parfaitement adaptées à leurs intérêts. Et certains « humanitaires », tout en s'en défendant, font leur pain quotidien de cette charité de champ de foire...

Mais la charité de Schweitzer n'a rien à voir avec ce patronage nouvelle mode, qu'il soit laïc ou pieux. Elle est à proprement parler une vertu théologale, non une œuvre sociale. Elle est d'essence spirituelle, car sa motivation première est la certitude que tout être humain est porteur de transcendance. Elle n'a pas peur de la tendresse, ni de prononcer le mot

amour. Elle n'en est pas moins efficace pour autant, bien au contraire, car elle porte sur l'autre un regard respectueux de son altérité. Voilà ce qui meut, au fond, Albert Schweitzer : il aimait les autres, et il aimait Dieu, d'un seul mouvement de l'être. Voilà aussi pourquoi on ne peut en faire le fondateur de l'humanitaire, car l'humanitaire est profane. Schweitzer est une référence, un point de repère, un exemple rarement égalé de courage et de ténacité, mais il a plutôt à voir avec l'humanité, comme vertu sacrée, qu'avec l'humanitaire — sans compter les dévoiements politico-médiatiques de ce mot, qui aujourd'hui provoqueraient sûrement sa colère..

Cet homme restera pour nous ce qu'au fond il a toujours été : un homme d'espérance. Cette troisième vertu théologale est la motivation profonde de toute son histoire, et lorsqu'on a compris cela, on n'a plus envie de faire la moue en constatant qu'il s'est, plus d'une fois, laissé mettre en scène. Comme dans les contes d'enfants, il nous jouait une épopée d'un autre temps, un grand combat contre le Mal, dans un décor biologique de commencement du monde. Et ses ruses de conteur avaient pour seul but de nous confirmer — les hommes en ont tant besoin ! — qu'envers et contre tout c'est la Lumière qui triomphera. Son idée de village thérapeutique, si saugrenue pour l'époque, s'éclaire ainsi d'un jour nouveau : il s'agit au fond d'un village de poupée où la vie de chacun peut continuer avec les siens, et où il tente, comme dans un jeu, de tenir le rôle du docteur, celui qui apporte l'espoir quand tout va mal.

Naïf et roublard, universaliste et patriote, Jupiter tonnant et homme de douceur, Schweitzer fut, au-delà de tout cela, un maître d'espérance. Combien de jeunes gens n'a-t-il pas émerveillés... et éveillés ! Sa geste de héros, malgré ses aspects dérisoires — inhérents à la condition humaine —, trace un

PRÉFACE

parcours initiatique qui nous montre la voie du dépassement et de l'épanouissement. Durant notre siècle de feu et de sang, ce genre de figures-là ne furent pas si nombreuses... alors, quand elles se présentent, ne leur mesurons pas notre enthousiasme !

Dr Xavier Emmanuelli